

io
FESTIVAL
D'AVIGNON

Numéro premier / Maëlle Poésy – Mensonges – Tristesses – Écran total
T'es pas né ! – Madame Bovary – Jan Goossens – Festival de Marseille – Pierre Notte





THÉÂTRE
DE LA PORTE
ST-MARTIN

théâtres
parisiens
associes.com

MISE EN SCÈNE DE
CATHERINE
HIEGEL

AGNÈS
JAQUI

JEAN-PIERRE
BACRI

**LES
FEMMES
SAVANTES**
DE **MOLIÈRE**

PHILIPPE
DUQUESNE

EVELYNE
BUYLE

BENJAMIN
JUNGERS

CATHERINE
FERRAN

JULIE-MARIE
PARMENTIER

BAPTISTE
ROUSSILLON

CHLOÉ
BERTHIER

RENÉ
TURQUOIS

CHLOÉ LORPHELIN • THOMAS HAREL • THOMAS KELLER • OLIVIER LUGO

CRÉATEURS

ASSISTANTE MISE EN SCÈNE
MARIE-ÉDITH ROUSSILLON

DÉCORS GOURY

COSTUMES RÉNATO BIANCHI
LUMIÈRES DOMINIQUE BORRINI

Location

01 42 08 00 32

PorteStMartin.com

MAGASINS FNAC, FNAC.COM ET SUR L'APPLI TICK&LIVE

un événement
télérama



oviso
scènes

TimeOut

TROIS

Le Parisien

La terrasse

3

En coproduction avec le théâtre Montansier de Versailles.

ÉDITO

REVENIR

Ne pas refaire, non. Revenir, plutôt. Dans les lieux et sur les scènes, au cœur de l'âme vivante des rues de cette ville des Papes qui nous a vus naître et à laquelle cette gazette est si intimement liée. Après une année et malgré nos infidélités avec le festival dans les villes de Lyon, Lille, Montréal et Marseille entre autres, nous revenons donc pour une deuxième année consécutive à Avignon, mais autrement... « Ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre. »

Le Théâtre toujours, bien sûr. Au cœur de nos pages et de nos mots, parce que indéfectiblement au cœur de nos vies. Mais la Photographie à Arles, et l'Art Lyrique à Aix, aussi. Car les arts, tous les arts nous stimulent, nous transportent et nous aident. Encore plus quand ils s'enlacent et se rencontrent, se nourrissent et s'approprient. Ces pages cette année sont donc pensées pour vous donner tous les deux jours un avant-goût de la pluralité. Pour vous permettre et vous donner envie.

Envie de voir, évidemment, mais aussi d'avancer. Ne pas oublier qu'ici à Avignon, quand hier « 1789 » d'Ariane Mnouchkine persuadait les foules de la réalité des désirs révoltés du peuple, c'est aujourd'hui l'« impossibilité politique » qui est au cœur du festival et de ses rues. Évidemment, ce choix d'Olivier Py ne peut être considéré comme une fatalité, et ces pages en sont la preuve, quand elles relaient ces propositions d'artistes qui ne sont rien d'autre que des possibles. Des possibles en marche pour que nos rêves de demain soient un aujourd'hui.

La rédaction

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

MAËLLE POÉSY / CEUX QUI ERRENT
NE SE TROMPENT PAS

FOCUS PAGES 6-7

VÉRONIQUE BELLEGARDE /
MENSONGES

REGARDS PAGES 8-9

ANNE-CÉCILE VANDALEM / TRISTESSES

LAURENT FRAUNIÉ / ÉCRAN TOTAL

GILLES CAILLEAU / T'ES PAS NÉ !

SANDRINE MOLARO &

GILLES-VINCENT KAPPS / MADAME BOVARY

BRÈVES DES FESTIVALS PAGE 10**FESTIVAL D'AIX-EN-PROVENCE** PAGE 12

COSÌ FAN TUTTE

LES RENCONTRES D'ARLES PAGE 12

CLAP YOUR HANDS

LA QUESTION PAGE 14

JAN GOOSSENS

REPORTAGE PAGE 15

FESTIVAL DE MARSEILLE

LETTRE À UN LIEU PAGE 15

PIERRE NOTTE



Réservez vos billets
en magasin
ou sur fnac.com



> Avec l'appli **LA BILLETTERIE**,
votre mobile devient
votre billet



> Réservez et imprimez
vos billets à domicile
même le dimanche !

WHITEWHASHING

— par Rick Panegy —

Il ne reste, après le déluge, qu'un long silence mouillé, étrangeté fragile, à mi-chemin entre la naissance d'un espoir et le point de départ du chaos. Il a plu tout ce dimanche d'élection et l'avenir se dessine en pointillés énigmatiques. De la révolution des urnes naîtra l'obscurantisme ou la lumière.

Le spectacle s'achève en effet avec moins de certitudes qu'il n'y paraît : les élections ont donné lieu à un raz-de-marée de votes blancs, balayant l'arrogance des élites politiques installées, révélant l'insoumission populaire latente, déclenchant conflits et désordre social, mais dans le même temps semble poindre la naissance d'un nouvel ordre politique totalitaire. La page est sur le point d'être tournée : l'insatisfaction et la méfiance du peuple envers la classe dirigeante enfin récompensée par sa cohésion ou, à l'inverse, avènement d'un ordre politique plus ferme, plus sécuritaire, pour contrôler une nation dévoyée par les idéaux... L'élan populaire suffit-il à instaurer plus de sens, plus d'équilibre, moins de mépris et de sarcasme politique ? C'est en explorant les confins du politique, les frontières de la conscience collective, la lisière entre insoumission et révolte, que Maëlle Poésy questionne une problématique

aux échos évidemment terriblement actuels. Le spectacle de la jeune metteur en scène, créé à la Scène nationale de Chalon-sur-Saône en mai, et qui recueillit un franc succès au CDN de Dijon-Bourgogne dans le cadre du festival Théâtre en mai, flotte donc au-dessus de l'actualité, s'en inspire et la devance même, s'achevant dans une dystopie aux allures comico-tragiques.



Le genre de la satire est ici absolu

Car « Ceux qui errent ne se trompent pas » n'est pas tant un pamphlet politico-sociétal qu'une satire, avec les défauts qui incombent à son style. Si la satire autorise de grossir les traits, d'insuffler l'audace ou la provocation, elle n'explore pas nécessairement profondément la question qu'elle soulève, ni sous forme de proposition ni sous forme d'analyse. Certains déploieront que la proposition reste donc trop en surface. Elle se dessine plutôt en effet comme un pavé jeté avec ironie dans le marasme ambiant d'une nation au bord d'une rupture politique charnière. Sur le plateau, aucun espace n'est laissé ignoré, aucune possibilité inexplorée. Maëlle Poésy favorise le mouvement et la déconstruction : le décor, au départ statique et

resserré, laissant peu d'espace, s'ouvre peu à peu, chaque scène libérant tantôt un coin du plateau, tantôt l'irruption d'un élément extérieur. Sur le plateau pénètrent, comme dans une procession inexorable vers le chaos, la pluie, le vent, la nuit, les bruits, jusqu'à un final qui balance de l'apocalypse au climax esthétique. La scénographie, les lumières, le son donnent à « Ceux qui errent » des allures de spectacle total, un peu fou, un peu irraisonné, un peu désaxé.

L'humour, dans les dialogues de Poésy et Kevin Keiss, avec qui elle a travaillé (adaptant le roman de José Saramago « La Lucidité »), est surligné par les situations et le jeu des comédiens, aux stéréotypes très dessinés, dirigés à la perfection. Le genre de la satire est ici absolu, dessinant derrière son masque persifler les contours d'une problématique accouchée d'une politique bancal : comment la démocratie, le pouvoir, le peuple, l'engagement, le courage, la responsabilité, la manipulation (médiatique, sociale ou politique) peuvent-ils cohabiter ? Pour les réponses, ne cherchez pas dans le spectacle une conclusion professorale, elles se trouveront (peut-être) dans les débats que le spectacle engendrera postreprésentation. Et c'est là tout son intérêt...

FOCUS — MAËLLE POÉSY

LE PEUPLE EST-IL UN MONOCHROME ?

— par Augustin Guillot —

En pleine lumière, la bouffonnerie politique. Et, comme des médias, comme de l'espace public, le peuple absent, rejeté dans l'ombre d'un espace invisible, celui du spectateur. Troublante homologie de l'espace médiatique et de l'espace théâtral, car, entre la réalité et sa satire, la pièce opère une exagération qui n'en est pas moins tautologique.

Si le peuple est absent, cela importe peu en réalité, car le politique en art réside moins dans l'objet représenté que dans l'interstice de la relation spectatorielle qui est instaurée, dans la nature des affects produits. C'est là que l'indéniable talent de Maëlle Poésy se retourne contre elle-même, puisque la virtuosité de sa mise en scène repose sur un mouvement d'hystérisation de la parole et d'emballlement des images qui, loin de trancher avec les affects médiatiques, tend au contraire à les reproduire. Par ce régime spectaculaire de la dérision, un consensus facile est créé, car on ne saurait que communier à l'encontre d'une classe dirigeante qui n'a guère besoin de caricaturistes pour se caricaturer. Sans le vouloir, le spectacle reconduit ainsi la relation médiatique contemporaine, celle d'une visibilité outrancière des élites exposées au regard d'un peuple invisible : la salle obscure se délecte de la bêtise qui triomphe sur la

scène, comme le téléspectateur ou l'internaute se moqueraient des ridicules du personnel politique.



Le propre de l'abstraction, c'est bien sa réversibilité

Reproduisant cette relation médiatique, la pièce est alors contrainte de reprendre à son compte les présupposés de l'ennemi, à savoir cette conception socialement indéterminée d'un peuple vide et sans visage. C'est pourquoi la révolution se fait ici par les urnes, dans le secret sans image d'un isolement, invisible contestation du vote par le vote qui contribue à perpétuer la croyance en celui-ci. La pièce, loin de rompre avec cette vision abstraite, la reconduit donc malgré elle. Car si le peuple est hors scène et sans nom, ses échos se font entendre, prenant ici, si ce n'est une figure ou une image, au moins une couleur, ce blanc d'indétermination qui n'est pas autre chose que l'abstraction d'un monochrome. Reprenons le titre. « Ceux qui errent ne se trompent pas. » Le vote blanc n'est donc pas ignorance, abstention ou manipulation de quelque obscur démagogue. Mais un démocrate ne devrait-il pas en dire de même à propos du vote nationaliste ? Et cette formule n'est-elle pas précisément un élément de la

rhétorique Front national convoqué à l'encontre du mépris de classe dont ses électeurs font l'objet ? C'est que, en remplaçant les occurrences de « vote blanc » par « vote FN », la pièce ne perdrait guère de sa cohérence : le propre de l'abstraction, c'est bien sa réversibilité. La bipolarité de l'espace politique du spectacle (les partis vs. le vote blanc) est ainsi une binarité d'où toute négativité est exclue, comme si la possibilité d'une troisième voie (celle du fascisme, de la violence populaire légitime ou de la guerre civile) était refoulée, la difficulté éludée plutôt que mise en scène, resurgissant simplement en creux sous la forme réversible de son autre – ce blanc qui pourrait tout aussi bien être du noir.

Par cette dénégation du réel, la pièce se met alors dans la même position que les gouvernants dont elle fait la satire : ce qu'elle ne saurait voir, elle le refoule pour le laisser ininterrogé. Sauver la conscience de ses propres contradictions, telles sont les vertus psychiques de l'abstraction. De ce point de vue, l'œuvre est bien une fable, un récit qui ne produit pas simplement une illusion mais qui reconduit celle qui prévaut dans le monde.

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUV-



IN

CEUX QUI ERRENT NE SE TROMPENT PAS

MISE EN SCÈNE MAËLLE POÉSY — THÉÂTRE BENOÎT XII DU 6 AU 10 JUILLET 15H

© Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

LE VOTE BLANC : ABSTENTION CIVIQUE OU EXPRESSION POLITIQUE ?

— par Adélaïde Zulfikarpasic —

Le théâtre et le vote blanc, même combat ? A lire cet article d'Adélaïde Zulfikarpasic, pour qui "le vote n'est plus seulement le moment de l'élection, mais celui de l'expression", ce n'est pas impossible. Explications.

Si le vote blanc s'est constitué depuis quelques années comme un enjeu, sa reconnaissance est cependant encore loin de faire l'objet d'un véritable débat politique. Négligence ou oubli volontaire ? Il faut ici souligner l'un des aspects majeurs liés à la question de la reconnaissance du vote blanc : les difficultés que poserait la prise en compte du vote blanc pour le calcul de la majorité au moment d'une élection. En 1995, si le vote blanc avait été comptabilisé comme un suffrage exprimé, Jacques Chirac n'aurait pas obtenu la majorité absolue, ce qui signifie que 5,9 % des votants auraient pu faire basculer l'élection. C'est pourquoi il n'est pas à exclure que les politiques délaissent volontairement la question du vote blanc. Quelques propositions de loi visant à réformer le code électoral ont été déposées, mais aucune n'a abouti. Le vote blanc demeure donc, d'un point de vue purement juridique, un suffrage non-exprimé. Malgré cette négation juridique, il connaît, depuis une dizaine d'années, une évolution importante. Cette évolution suscite de multiples interrogations. Pourquoi le vote blanc tend-il à augmenter ainsi ? Quelle en est sa signification ? Qu'est-ce qui pousse un électeur à accomplir un acte qui ne sera pas pris en considération dans le résultat de l'élection ? Le vote blanc semble traduire, au-delà d'un sentiment de déception ou d'hostilité à l'égard de la politique, l'expression d'un malaise plus profond, d'un manque de confiance dans la démocratie. Mais à travers leur discours, ces électeurs qui votent blanc ne donnent pourtant pas l'impression d'être des laissés-pour-compte de cette démocratie. Ils semblent au contraire se sentir concernés par les problèmes qui y sont liés, y réfléchir et avoir envie de se faire entendre. (...)

En effet, à la différence de certains abstentionnistes dont le désintérêt pour la politique est né, au départ, d'un sentiment de déception, l'électeur qui vote blanc ne se détourne pas pour autant de la politique. Il considère son vote comme une expression, il attend de la politique des changements, et a parfois des revendications précises. (...) Certes, cette démocratie, comme l'indique son nom, fait appel à des représentants. Mais ces représentants sont les représentants du peuple à qui appartient le pouvoir. Ils ne doivent pas l'en déposséder. L'« électeur blanc » est donc avant tout citoyen d'une démocratie à laquelle il a à cœur de participer. (...) Le vote blanc apparaît avant tout comme une expression politique. Il constitue une réponse à une offre trop restreinte. En votant blanc, l'électeur manifeste un sentiment de déception momentanée, lié à un contexte donné ou à l'égard de la politique en général. Voter blanc est une façon d'essayer de faire passer un message, de protester contre une offre politique qui ne convient pas. Le vote blanc correspond assez bien aux nouveaux modèles de l'engagement politique ce qui laisse présager une augmentation de ce vote. Il traduit également une évolution concernant la perception de la fonction du vote. Le vote n'est plus seulement le moment de l'élection, il devient celui de l'expression.

*Extrait de « Le vote blanc : abstention civique ou expression politique ? »
Revue française de science politique 1/2001 (Vol. 51) , p. 247-268*

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

ON NOUS MENT

— par Maya Crale —

« La seule façon de changer les choses, c'est de commencer à imaginer qu'elles puissent être autrement. »

Véronique Bellegarde commande à six jeunes auteurs européens six textes ayant pour thème le mensonge public. Nicoleta Esinencu (Moldavie), Joseph Maria Miro (espagnol), Yánnis Mavritsákis (Grèce), Davide Carnevali (Italie), Frédéric Sonntag (français), Christian Lollike (danois) se prêtent au jeu et composent six histoires féroces, déjantées et cruelles. Le pouvoir de l'argent, la corruption, la manipulation par la peur, la crainte sécuritaire, l'écologie face à la politique, la politique face aux médias. Les spectateurs sont brinquebalés de jardin en jardin, de cloître en cloître dans ce magnifique domaine de la Chartreuse. À chaque texte un nouveau lieu. Il s'agit d'une « mise en espace », les acteurs ont donc le texte en main, et cette contrainte de la lecture, loin de retirer au spectacle, réussit le défi improbable de valoriser autant les comédiens que l'écriture. Grâce à cette distance imposée par la lecture, un espace

précieux s'installe entre acteurs et spectateurs : l'espace pour rêver. Les écritures ont chacune son identité propre, mais elles ont en commun une approche subtile, implicite, qui ne pose pas de contexte défini, pas d'évidences mais des situations flottantes, prises de biais, qui créent souvent un sentiment d'étrangeté, de dangerosité.



Au cœur d'un art vivant et plein d'avenir

Le thème du mensonge public n'est jamais abordé frontalement (excepté dans le dernier texte sur l'écologie) mais avec une forme d'ironie toute particulière et extrêmement délicate. Le musicien qui joue et mixe ajoute à ce sentiment d'anormalité. Il y a de l'absurde dans tout cela ! (« Le champ des miracles au royaume des cons où tu peux planter des petits billets de banque et des pièces de monnaie. ») Rien n'est moralisateur ni didactique ; ce thème brûlant est abordé avec beaucoup de finesse et d'humour. Comme « par en dessous ». C'est presque à la fin de chaque « vignette » que l'on se dit : « Ah, ça parlait de ça ! »

Tout confère à ce spectacle une sensation de vie et d'inédit. Les jeunes auteurs vivants, certains présents à Avignon, et qui ont même écrit ces textes pour Avignon, le jeu des acteurs plein de vitalité, les espaces extérieurs irremplaçables, l'âme des lieux étonnement opportun, le vent dans les arbres, l'ombre et le soleil, les vieilles pierres, les fortifications du château d'à côté, les oliviers. On se sent au cœur d'un art vivant et plein d'avenir. On se dit que l'écriture contemporaine a encore de beaux jours devant elle.

Un moment fort, dans l'amphithéâtre qui jouxte l'église, le président vient voir une journaliste, la nuit, en clandestin, sous une pluie battante (fond sonore « pluie battante ») et lui fait promettre d'écrire à la une de son journal du lendemain « LE SOLEIL BRILLE » pour apporter de l'optimisme à un peuple en crise. Il joue sur la crédulité populaire et sur notre pouvoir à imaginer, à s'aveugler. À la fin de la scène, elle quitte le plateau, et ses cheveux, dégoulinant de sueur de ce soleil d'Avignon écrasant, nous font étonnamment penser à quelqu'un qui aurait pris la pluie... Quand l'illusion théâtrale sublime le mensonge public ! Les acteurs, Quentin Baillot, Christophe Brault et Odja Llorca, sont formidables. Forts, denses, fantasques et dangereux.

FOCUS — MENSONGES



MISE EN SCÈNE VÉRONIQUE BELLEGARDE — THÉÂTRE DES HALLES 21H45

Spectacle vu en 2015 à la Chartreuse

Mensonges propose une aventure poétique et politique sur le mensonge public.
Six auteurs européens sont investis pour créer une oeuvre collective.

UNE LEÇON DE THÉÂTRE IN SITU

— par Guislaine Foiret —

Plus que jamais peut-être, l'occasion nous est donnée ici de commenter une représentation, c'est-à-dire la présentation d'une oeuvre à un public dans un espace et un temps bien précis.

Véronique Bellegarde développe une proposition in situ autour de six courts textes dramaturgiques commandés à de jeunes auteurs européens. Six oeuvres sur le thème du mensonge : celui de l'argent et de la corruption, celui de la mémoire et de son récit, celui de la sécurité, celui de la religion, celui de l'information. En écho au plus beau mensonge qui soit : celui du théâtre et de la représentation. Celle qui se déroule sous nos yeux a été pensée pour l'espace même de la Chartreuse. Le travail est entamé depuis longtemps, et l'équipe a déjà eu l'occasion de proposer des lectures de cette oeuvre collective dans d'autres lieux. Mais l'été dernier, dans ce cadre d'exception et sous une chaleur zénithale accablante, Véronique Bellegarde a pensé une forme déambulatoire, invitant le spectateur à

suivre les comédiens dans six espaces différents du monastère (un jardin clos, les coursives du cloître, la chapelle du Mausolée papal, l'église et le poulailler). Le premier tableau de ce parcours est assez décevant, malgré toutes les qualités d'un texte moldave à l'humour grinçant. L'espace d'action se trouve contraint par la présence de pupitres sur lesquels les comédiens ont posé le texte qu'ils ne connaissent pas encore par cœur, et délimité par deux parasols qui les gardent de l'insolation. On croit d'abord à une simple lecture interprétée par des comédiens heureusement très expressifs. Mais ce premier tableau se révèle a posteriori le marchepied d'une représentation qui prend merveilleusement son envol.



Il en résulte quelque chose d'extrêmement cinématographique

Étrange et passionnant mélange de l'artifice et du réel. De lieu en lieu et le public à leur suite, les comédiens évo-

luent et jouent le texte à la main. C'est une trace et un indice de l'état d'avancement de leur projet : le spectateur assiste ici à une étape de travail. Le spectacle va bientôt continuer sa route, dans d'autres lieux, loin de la Chartreuse et de ses pierres d'exception. Mais ce texte tenu en main est aussi le signe matériel du jeu, du théâtre, de l'artifice, du mensonge. Il participe à creuser encore un peu plus l'écart entre la vérité de l'in situ (avec pour seul décor la réalité d'un environnement qui précède la représentation) et ces oeuvres du mensonge. Il en résulte quelque chose d'extrêmement cinématographique : comme si un mystérieux réalisateur avait pensé et trouvé avec bonheur le lieu, l'angle et la lumière où poser ces actions. Le traitement du son fait lui aussi appel au même art : on sonorise les voix, on ponctue ou souligne l'action dramatique d'effets sonores. Déroutante, cette représentation l'est avant tout par son caractère d'évidence. L'évidence d'avoir su trouver et créer l'alchimie significative des textes, des lieux et des interprètes. Elle redit le sens du lieu, de l'espace et de la scénographie comme élément essentiel de la représentation. Et elle le fait paradoxalement en utilisant le réel pour décor.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

rien
n'a changé
tout est mieux!

saison 16.17 sur athenee-theatre.com

0153 0519 19

Comédien voix professionnel

Plus personne n'ignorera qui vous êtes !

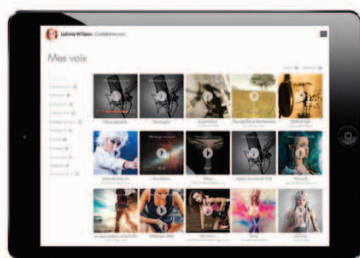
Votre talent prend vie

au sein d'un CV multimédia sans pareil



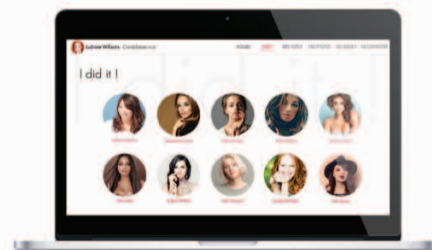
Votre talent en illimité

Pourquoi se priver, quel extrait fera mouche ?



Ne vous faites plus doubler

Conservez vos acteurs récurrents



Être ou ne pas être...

...toujours au bon endroit, au bon moment !



voxingpro

Voxing Pro permet à chaque comédien voix d'avoir toutes les chances d'exprimer son talent auprès du plus grand nombre et à chaque producteur de trouver le comédien idéal pour son rôle, afin qu'ils créent ensemble des produits et des programmes extraordinaires.

À vous de jouer ;-)

Comédien voix professionnel ?

Inscrivez-vous gratuitement sur voxingpro.com

IN

TRISTESSES

MISE EN SCÈNE ANNE-CÉCILE VANDALEM

GYMNASÉ DU LYCÉE AUBANEL 8,9,10,12,13,14 JUILLET 18H

« Martha Heiger, dirigeante du Parti du Réveil Populaire, retourne sur son île natale pour enterrer sa mère. La candidate retrouve son village, exsangue. »

EN QUÊTE DE CINÉMA

— par Augustin Guillot —

Ceci est une histoire vraie. » Le spectacle part donc d'une ambitieuse idée de mise en abyme : montrer, non pas simultanément mais bien plutôt indistinctement, les événements et le film de propagande qui les relate, l'indétermination même du réel et de son image valant comme métaphore du mensonge en politique. Ainsi se justifie l'omniprésence du dispositif vidéo qui retransmet en direct l'intimité de ces quelques maisons dont l'intérieur demeurerait sinon dissimulé à notre vue. L'œuvre se heurte pourtant au classique écueil d'un usage strictement narratif de la vidéo retransmise en direct. Une comparaison avec Markus Öhrn est à cet égard éclairante. Partant des mêmes pré-supposés scéniques, l'artiste suédois les met au service d'un projet radicalement différent. Chez lui, le caractère nécessairement erratique des prises de vues se justifie pleinement par la dimension performative, et non narrative, de l'image, laquelle participe dès lors, avec une grande cohérence, à cette esthétique malsaine de la cave et du snuff movie. Là, point besoin de précision dans le mouvement de caméra ou le montage, puisque toute la dimension brouillonne et faussement improvisée du direct contribue à renforcer le sordide. On conçoit alors l'impossibilité technique devant laquelle se trouve un artiste qui à l'inverse décide de faire un usage narratif de l'image, nécessairement desservi par la comparaison que notre sensibilité ne peut manquer d'établir avec le cinéma. L'horizon cinématographique de l'œuvre semble ainsi constamment rattrapé par une théâtralité originaire. En témoigne cet expressionnisme dont la musique est l'instrument, et qui opère de franches ruptures entre rire et mélancolie, produisant une oscillation sans médiation d'un régime affectif à l'autre.

KADDISH POUR LES VIVANTS

— par Jean-Christophe Brianchon —

Sur une île désertée par le temps et les mondes, sur cette scène envahie par la réalité et les enfers contemporains : quatre maisons. Quatre maisons et autant de murs qui nous séparent de nos tristesses. Autant de toits qui protègent nos têtes cassées. Mais cassées par quoi ? Par l'hier qui s'en est allé et le demain qui fait peur. Par ce moment où la vie n'est que présent, et que ce celui-ci n'est rien d'autre que l'abandon de ceux qui restent par la mort de ceux qui craquent. Et c'est là que c'est intéressant. Car alors, quand elle fait ce constat, Anne-Cécile Vandalem ne peut être qu'exactement là où l'artiste doit être : au cœur de l'intersection des temps, et de ces peurs qui ne sont pourtant rien d'autre que le changement. Ce changement qui nous tétanise et nous empêche, alors même que ce n'est que de garanties que nous manquons, mais que les possibles sont infinis. Voilà pour le discours. Car, à voir sur la scène déambuler ces musiciens morts et cette caméra omnivore, c'est peu dire que cela manque d'espoir. Ici, dans ce monde que l'ultraréalisme des mots et des murs renforce, plus rien ne semble possible que d'accepter les odieux discours des fascistes et la désespérance de ceux qui s'entre-tuent. Seule certitude, alors : par la captation de ces images en direct, la modernité de cet art renforce son aptitude multiséculaire à nous déposer sur les rives de la résilience. Car une fois enregistrés, ces présents tristes et morts ne disparaîtront plus, et la scène, plus que toute religion, transforme le geste de l'artiste en kaddish des vivants. Pour que « ce qui a été demeure », et que nous puissions continuer, malgré tout.

OFF ÉCRAN TOTAL

MISE EN SCÈNE LAURENT FRAUNIÉ

PRÉSENCE PASTEUR 20H55

« Que pouvons-nous transmettre à nos enfants ? Lola, une adolescente, cherche des réponses face à l'absurdité et à la du monde. »

ADOLESCENCE, TERRAIN MINÉ

— par Ariane Singer —

Une jeune fille, Lola, qui n'a pas donné signe de vie depuis des heures. Sa mère, follement inquiète, qui l'accueille, avec le soulagement que l'on devine, dès qu'elle finit par rentrer à la maison. Et la bombarde de questions sur son absence. La mère veut comprendre, mais la fille reste obstinément muette. Dehors, la ville gronde de dangers et de violences. Le chaos menace. De ce face-à-face, qui se déroule sur un quadrilatère marqué au sol, façon ring de boxe, on retiendra le jeu de l'adolescente, très convaincante Pauline Masse, dont les mouvements du corps tiennent lieu de langage puissant. Tête basse, les mains dans les poches, ou bien assise et prostrée, mais aussi droite, le regard furieux ou au contraire attentif tandis que sa mère lui parle... Son monologue silencieux dit formidablement les tourments et les questions d'une adoles-

cente que rien n'a préparée à affronter la brutalité du monde. Sa réplique finale, la seule qui sortira de sa bouche, portée comme en rêve, est un bijou d'onirisme et de pudeur, de candeur et de perplexité. En face d'elle, la mère débite un texte plus convenu, souvent à la limite du cliché, où elle exprime ses difficultés à élever seule une enfant, et l'angoisse que celle-ci rate sa vie à cause d'elle. Elle dit aussi, maladroitement, la pression du succès professionnel qui s'exerce sur elle, et son sentiment d'impuissance, face à la maladie de sa propre mère. Tour à tour soucieuse, révoltée, sereine, exaspérée, provocatrice et cajoleuse, Marie-Laudes Emond décline un chapelet de sentiments compréhensibles mais pas toujours crédibles, car pas toujours exprimés avec à-propos. De cet affrontement, de cette « conversation » malaisée qui résume bien le défi que représente l'adolescence, tant pour les parents que pour les enfants, Gilles Martin tire un conte moderne à l'intention des adultes perplexes. Un regard cru sur un irréductible conflit de générations.

REGA

UN CRI SILENCIEUX

— par Pénélope Patrix —

Le titre, s'il évoque le mur du silence et de l'incompréhension qui s'installe entre la mère et la fille, peut également faire penser à l'image de la crème solaire et à la volonté de protéger l'enfant des méfaits du monde extérieur pour garder sa peau - sa chair, la chair de sa chair - intacte, l'incitant, si cette volonté devient totalitaire, à s'exposer avec d'autant plus d'ardeur à la violence des rayons. Sur fond d'insurrection politique et de répression (on ne sait pas si la jeunesse prend le pouvoir ou se fait massacrer), enfermées dans l'enceinte d'un ring en néon (de la crise extérieure ne parviennent que des bruits), une mère et une fille s'affrontent. La fille a disparu et ne réapparaît qu'après un long temps d'attente, au milieu de la nuit, comme par effraction, telle une clandestine en sa maison (ou une mouette). La mère l'attendait, le duel commence. Laquelle domine l'autre dans ce rapport de force ?

L'une, sourde, a le pathos et le verbe ; l'autre, muette, a l'écoute et le regard. Le spectateur devient témoin de cette disjonction et de toutes les émotions qu'elle suscite. Ce sont également les qualités fondatrices des personnages de théâtre qui sont ainsi distribuées, comme pour donner à voir, à travers cette lutte à main nue, sans contact, l'opposition de deux formes théâtrales et la quête de « nouveaux possibles » dramaturgiques. Cette recherche est soutenue par une scénographie épurée mais efficace, où trône un frigo, piège dans le piège, tantôt symbole du confort domestique et chambre froide. L'image de cette révolte à plusieurs niveaux est saisissante, moins par sa charge psychologique que politique : spectacle quasiment mutique d'une mutation, dont la scène se fait le laboratoire sans donner de solution définitive - puisqu'on ne saura pas qui sort gagnant(e) de cette expérience. Il suscitera sans doute une forme de perplexité, dont on espère qu'elle sera féconde.

[AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

OFF **T'ES PAS NÉ !**

CONCEPTION GILLES CAILLEAU
THÉÂTRE LA LUNA 19H20

« Sur le chemin de l'école, Philippe, 7 ans, s'entend dire cette phrase par son frère : "T'es pas né". »

GRAND ET PETIT

— par Audrey Santacroce —

Chacun a déjà râlé parce que le lait a fait une peau sur le dessus du bol de chocolat chaud du petit déjeuner. C'est à une odyssée à hauteur d'enfant que nous invite Philippe Maymat. Toutes les étapes qui font devenir grand un petit sont passées en revue : les conflits avec le grand frère, le premier amour déçu, l'ennui chez les grands-parents à la Toussaint où on relit de vieilles bandes dessinées et les cours de judo. Ce spectacle est-il adapté aux enfants ? Ils auront pourtant du mal à saisir les références. Le texte s'ancre dans les années 1970 et 1980 : qui, ayant dix ans dans les années 2010, lit encore « Mandrake le Magicien » en chantant « Qui c'est les plus forts, évidemment c'est les Verts » ? Plus que les enfants, ce sont donc leurs papas qui s'identifieront avec tendresse au garçon campé par

Philippe Maymat. La question soulevée est pourtant intéressante : quand naît-on ? Naît-on vraiment le jour de sa naissance ? A-t-on l'âge de ses années ? À dix ans, tout prend des allures d'aventures, on est le héros de sa propre vie qui affronte grandes peurs et lourds chagrins. Ici, on naît une deuxième fois quand on devient grand. Quand on est adoubé par le grand frère, après avoir traversé des épreuves et résolu des énigmes. On déplore malgré tout une certaine maladresse. Il n'est pas aisé de se glisser dans les chaussures d'un enfant de dix ans, et les illustrations sonores ternissent un peu la performance de Philippe Maymat. Redondantes, elles soulignent lourdement l'action et ajoutent une touche ringarde à un spectacle qui n'en avait pas besoin. « T'es pas né ! » est non seulement une ode à l'enfance mais aussi une passation de pouvoir : entre l'enfant que l'on était et le grand que l'on devient ; entre deux générations de spectateurs. Une façon pour les enfants d'aujourd'hui de découvrir que leurs parents ont été les enfants d'hier et de créer du dialogue dans les familles au sortir de la salle. Une belle expérience transgénérationnelle.

beaucoup de conviction dans son univers qui, bien qu'émaillé de références très personnelles et datées, trouve en chaque spectateur un écho puissant. L'univers musical, particulièrement soigné, facilite cette plongée dans ce monde réel et fantasmé. De multiples références, toujours pertinentes – chansons, dessins animés, séries et films d'alors... – ponctuent et accompagnent le discours scénique. Ainsi entouré, Philippe Maymat fait évoluer son récit dans une économie de moyens appréciable, qui convie l'imagination du spectateur à vagabonder librement. Sans doute aucun, Philippe est un conteur. Dire sa propre histoire, c'est l'entremêler de souvenirs déformés, composer avec les mensonges d'alors. C'est aussi raconter une autre histoire que la sienne : celle des héros qui fascinaient le petit Philippe, celle de contes, et de récits en vers. Réécrire son passé, c'est multiplier les histoires : construire une épopée, pour soi-même et pour les autres.

ÉPOPÉE RÉTRO

— par Lola Salem —

N'aime-t-on pas tous se faire raconter une histoire ? Mieux : s'en raconter à soi-même ? Grandir, c'est cultiver différemment son imagination, son « âme d'enfant ». Cette « âme », Philippe Maymat la met au jour sous les yeux mêmes du spectateur. L'acteur fait s'entremêler récit autobiographique, événements de l'Histoire et digressions nées de ses fantasmes d'alors, pétris de références « pop » des années 70. La pièce présente, avec finesse et tendresse, un moment clé de l'existence. C'est une vérité toute simple, un moment de vie qui nous est dévoilé ; celle où l'on grandit, où l'on apprend, où l'on se cherche, sans pour autant abandonner l'innocence consubstantielle à l'enfance. Il faut tout d'abord se laisser aller à cette impression étrange d'un « vieux » qui se présente comme un jeune garçon. Une fois le pacte entre le spectateur et l'acteur accompli, Philippe Maymat nous entraîne avec

OFF

MADAME BOVARY

MISE EN SCÈNE SANDRINE MOLARO & GILLES-VINCENT KAPPS
THÉÂTRE ACTUEL 12H05

« C'est une pièce qui donne chair à la sensibilité, l'ironie et la force poétique de l'écriture de Flaubert. »

CABARET FLAUBERT

— par Mathias Daval —

C'est toujours un pari immense que d'adapter un chef-d'œuvre de la littérature. Tiago Rodrigues s'y est essayé cette année avec un succès relatif. Avec son « Madame Bovary », créé au Théâtre de poche en début de saison, la troupe menée par Sandrine Molaro et Gilles-Vincent Kapps a choisi un chemin moins ambitieux que celui du Portugais : pas de mise en abyme ici, mais un condensé du roman, autour d'une mise en scène à tendance cabaret burlesque. Projet casse-gueule, qui aurait pu déraiper, tant il est sur le fil auquel Flaubert tenait d'ailleurs tout particulièrement : « Toute la valeur de mon livre sera d'avoir su marcher droit sur un cheveu, suspendu entre le double abyme du lyrisme et du vulgaire », n'écrivait-il pas à Louise Colet en 1852 ? Si l'on en juge d'après les souvenirs qui hantent les têtes de nos écoliers, on n'aurait difficilement pu croire que les aventures intérieures d'Emma la neurasthénique fussent aussi comiques : étalon du roman psychologique, « Madame Bovary » fait ici l'objet d'une subtile re-composition fragmentée et modernisée du récit, autour du percutant texte de Paul Emond. L'ensemble est soutenu par des comédiens impeccables – mention spéciale pour la scène des comices agricoles. Ponctué par des interludes musicaux improbables et drolatiques, le spectacle évite le premier degré, tout en restant au plus près de l'esprit de l'auteur, même si l'on y trouve tout de même quelques concessions à une légèreté galéjadesque parfois trop appuyée. Une jolie invitation, quoi qu'il en soit, à redécouvrir la prose de Flaubert, décapante et irrésistible, et à méditer sa verve : « On me croit épris du réel, tandis que je l'exècre. C'est en haine du réalisme que j'ai entrepris ce roman. Mais je n'en déteste pas moins la fausse idéalité, dont nous sommes bernés par le temps qui court. »

MADAME EST SERVIE

— par Timothée Gaydon —

Le lecteur attentif de « Madame Bovary » se sera souvenu du personnage de l'aveugle, lequel passe au-dessous de la chambre de la suppliciée, au moment de sa mort, chantant une berceuse macabre dont les premiers mots sont les suivants : « Souvent la chaleur d'un beau jour / Fait rêver fillette à l'amour. » L'adaptation de Paul Emond semble donner quatre voix à celle tragique de cet homme venu sonner le tocsin ; quatre acteurs, accompagnés d'un accordéon et de guitares, qui deviennent les saltimbanques narrant l'histoire folle de celle qui crut les livres. La grande réussite de ce spectacle qui pourrait facilement virer au grand guignol, en raison de la densification de l'intrigue et de la concaténation des parties du roman, tient dans l'apparente simplicité de la trame narrative, d'une efficacité redoutable. Le trajet de la vie à la mort est chose facile à raconter pour ces fous du roi. Le dispositif y est pour beaucoup, malicieux il joue pleinement de la frontalité de la scène théâtrale, aucune échappatoire n'est possible, avec en toile de fond un écran qui met en place un décor où les oiseaux noirs sont encore de mauvais augure. La scène est petite comme celle d'une roulotte, la vision du spectateur est saturée, tout dit ou montre l'irréversible et souligne l'hybris du personnage de Madame Bovary, qui n'a pas l'intelligence d'une Phèdre, admirablement servie par la débonnaire Sandrine Molaro. En définitive, une pantomime haletante mais qui souffre parfois – mais rarement – de sa très grande simplicité, Charles un peu benêt y est attendrissant mais agace à la longue, au risque de tomber par moments dans un grotesque mal achalandé. Fable poignante qui fait naître de l'empathie pour la seule femme sur le plateau, l'adaptation incarne autrement le « mythe Bovary », même si l'ironie est la grande absente de cette adaptation.

EXPOSITION FELICE VARINI

Après Veilhan, Buren et Dan Graham, c'est au tour de Felice Varini d'investir le toit-terrasse de la Cité radieuse à Marseille le temps d'un été. L'artiste contemporain s'est amusé avec les formes et les couleurs, et c'est un point de vue unique qui permet de découvrir les œuvres dans toute leur dimension. Drôle de voir les visiteurs chercher ce point de vue, tâtonner, avancer, se décaler et voilà, enfin, le regard s'adapte, l'œuvre se dévoile, la photo est prise ! L'architecture est le terrain de jeu favori de Felice Varini, et évoluer au cœur de celle de Le Corbusier l'a ravi. « J'aime ce bâtiment qui est d'une grande intelligence, d'une grande densité. Tout est réfléchi de manière nouvelle et totalement inattendue. **C.B.**

EXPOSITION / MARSEILLE — GRAND THÉÂTRE —

MONUMENT 0.1 : VALDA & GUS

La vieillesse à ceci de commun avec le narcissisme que seule compte sa propre histoire. Et l'on attend de son public un intérêt admiratif, miroir ô mon miroir. Obsession de la mémoire du soi. Oui, bien sûr, cette joie de voir nos aînés encore s'amuser à se montrer, prendre leur place, témoigner d'un monde où jeunes et anciens ont leur place et contribuent à la beauté du monde. Oui, bien sûr, cette histoire de vie où l'on croise, et c'est si rare, John Cage et Merce Cunningham. Oui, bien sûr, ce délicieux accent anglais plein de cette morgue de la diva et les puppets jamais aussi drôles que quand elles rejouent le coming out du danseur. Mais seuls les danseurs trouveront plaisir à explorer rapidement les histoires des années 1950 à 1980 de compagnies aujourd'hui disparues, hier fameuses. Envie de vous prendre dans les bras tous les deux, affection et reconnaissance à l'art de la danse. Et de partager une tasse de thé et des éclats de rire outranciers avec vous, humains. **S.D.**

PERFORMANCE / FESTIVAL DE MARSEILLE — THÉÂTRE JOLIETTE-MINOTERIE —

IT'S A MATCH

Raphaëlle Delaunay la danseuse et Sylvain Prudhomme l'écrivain tentent de se rencontrer au travers d'un dialogue corps-esprit... L'auteur, vite dépassé sur scène, nous offre un sourire benêt que la danseuse s'empresse de croquer à belles dents avec la grâce d'une liane sauvage. Cette femme au crâne rasé s'impose très largement et maîtrise le moindre mouvement sur scène. Soulignons le courage de l'écrivain devant la performance de la danseuse. Aux saluts, le pauvre pantin souriant suit les gestes de son mentor, on en reste coi. **M.**

DANSE / FESTIVAL D'AVIGNON — THÉÂTRE DE LA PARENTHÈSE 10H —

EN BREF

LES CRÉANCIERS

« Les Créanciers », parmi les premières œuvres de Strindberg après le début de notoriété conféré par « Mademoiselle Julie », porte toutes les caractéristiques de son théâtre : représentation de l'échec du mariage et du couple en général, huis clos bourgeois et étouffant, noircissement inexorable du tragi-comique... Mais, bien plus que « Démons » du compatriote Lars Norén, duquel on pourra rapprocher ce trio amoureux, c'est avant tout par le jeu de ricochets entre drame psychologique intime et naturalisme social que la pièce dérange, à tel point qu'elle suscita les louanges immodérées d'André Breton. Si Frédéric Fage a réussi à incarner l'enjeu du drame à la fois par une belle scénographie rouge et noir et une utilisation de l'espace impeccable, le reste est à l'avenant : une première partie molle, une direction d'acteurs inégale (un Adolph dont la plastique est davantage mise en valeur que le jeu !), et certaines concessions inutiles, notamment musicales. On notera toutefois l'excellente prestation de Benjamin Lhommas, en dandy bobo transgénérationnel, et un magnifique interlude chorégraphique qui, bien qu'il semble tomber comme un cheveu sur la soupe, fait décoller la mise en scène dans une dimension poétique qu'elle ne quittera plus vraiment jusqu'à la fin. **M.D.**

THÉÂTRE / FESTIVAL D'AVIGNON — COLLÈGE DE LA SALLE 19H —

BADKE

Car à la vie rien ne résiste. Car l'Énergie Vitale Contagieuse est irrésistible. Car le talent se voit avant la technique. Parce les armes, le sang, la mort, les alertes, l'enfermement dans une catégorie sociale, religieuse ou territoriale ne résistent pas à la jubilation de la vie. Vénus de ce pays si petit, la Palestine, petit en termes de surface mais aussi d'opportunités, de regard, de liberté, ces jeunes gens nous flanquent à la figure que rien ne résiste à la joie. Que l'élan vital se nourrit de cette mondialisation dans laquelle repose cette envie de l'autre, altérité si proche désormais. Si bien comprise par cette génération qui n'a que faire des contraintes inutiles de la haine nationale. Mais tout à faire de ce monde qu'ils accouchent et qu'ils veulent beau, grand et coloré. Ils dansent pour chanter, ils dansent pour rire, ils dansent pour célébrer la jubilation de la vie. Et nous, stupéfaits, nous finissons debout à les acclamer. En rythme. **S.D.**

DANSE / FESTIVAL DE MARSEILLE — LE SILO —

GARDENS SPEAK

Une pièce, sombre, intime. Odeur de la terre. Trouver la tombe, m'agenouiller, creuser de mes ongles, s'approcher doucement de cette voix qui vient de la terre. Écouter Aliat me raconter sa vie singulière d'une adolescente syrienne, nous écoutons peu et si mal les chants funéraires de cette guerre qui ne dit pas son nom. La voix de cette humaine m'envahit comme un chant de prière. Amie. Enfant. Tania El Khoury est un performer de génie : interaction directe et intime avec son public, manipulatrice sensible hors normes pour faire comprendre cette gravité qui envahit dans la prière aux morts. Elle sait mobiliser en nous l'humain par le non-verbe, le non-dit, simplement l'écoute de ce chant de prière. Tania El Khoury sait faire chanter à ces oubliés une musique qui envahit nos âmes et les rend à la vie. À voir (à vivre...) urgemment. **S.D.**

INSTALLATION / FESTIVAL DE MARSEILLE — THÉÂTRE JOLIETTE-MINOTERIE —

OLIVIER COULON-JABLONKA / LUCINDA CHILDS
BLITZTHEATREGROUP / ALY KEÏTA / BERLINER ENSEMBLE
ROBERT WILSON / MIKHAIL BARYSHNIKOV
ARTURO O'FARRILL / JAMES THIERRÉE / PIERRE MEUNIER
AKRAM KHAN / FABRICE MELQUIOT / MOHAMED EL KHATIB
VIMALA PONS / EMMANUEL DEMARCY-MOTA
HOFESH SHECHTER / VINCENT DUPONT / CHRISTINE LETAILLEUR
JEAN-PIERRE VINCENT / JAN MARTENS / DOROTHÉE MUNYANEZA
ISRAEL GALVÁN & AUSSI BIEN D'AUTRES ARTISTES

LE THÉÂTRE
DANS LA VILLE
SAISON 16-17
ABONNEZ-VOUS

À DÉCOUVRIR

AU THÉÂTRE DES ABBESSES, À L'ESPACE PIERRE CARDIN
ET CHEZ VINGT THÉÂTRES PARTENAIRES

theatredelaville-paris.com / 01 42 74 22 77

© JANN VEDONKA JANISSE 2011



GRAND
MAGASIN

FLORENTINA
HOLZINGER

MEG
STUART

VALÉRIE
CASTAN

HENDRIK
QUAST

10 €
POUR TOUS
AVEC
LA CARTE!

JONATHAN
CAPDEVIELLE

JEREMY
WADE

LUCINDA
CHILDS

CÉCILE
FRAYSSE

MILO
RAU

BETTINA
ATALA

JOËL
POMMERAT

VINCENT
RIEBEEK

VON BRANDENBURG

LILLI
REYNAUD
DEWAR

ANNE TERESA
DE KEERSMAEKER

CLAUDE
RÉGY

RICHARD
MAXWELL

APICHATPONG
WEERASETHAKUL

HUBERT
COLAS

ANTONIA
BAEHR

GWENAËL
MORIN

SHEILA
HICKS

PHILIPPE
QUESNE

CONTACT
GONZO

XAVIER
BOUSSIRON

ENE-LIIS
SEMPER

ROBERT
CANTARELLA

THÉO
MERCIER

NANTERRE

AMANDIERS

CENTRE
DRAMATIQUE
NATIONAL

MAIKA
KNOBLICH

CHEVEU
MAGUY
MARIN

EISA
JOCSON

SILVIA
COSTA

TIIT
OJASOO

FESTIVAL D'AIX-EN-PROVENCE

COSÌ FAN TUTTE

**DIRECTION MUSICALE LOUIS LANGRÉE & JÉRÉMIE ROHRER
MISE EN SCÈNE CHRISTOPHE HONORÉ**

QUAND LE LIVRET FAIT DE LA RÉSISTANCE

— par Marie Chiaramonti —

Christophe Honoré devait s'attendre aux huées ce 3 juillet 2016, soirée d'ouverture du Festival d'Aix-en-Provence 2016. Et ce fut le cas. Le public du théâtre de l'Archevêché, bien que divisé, a bruyamment hué le metteur en scène. Il faut dire que sa lecture de Mozart, si elle peut déplaire, laisse surtout un sentiment d'inachevé. C'est dans l'Érythrée mussolinienne des années 1930, où les colons se livrent à des abus en tous genres contre la population autochtone, et principalement les femmes que le metteur en scène a choisi de transposer l'opéra. Ferrando et Guglielmo sont de sales types, détestables colons, militaires de l'armée du duc, qui violent, humilient, font subir toute forme de violence aux femmes noires. Fiordiligi et Dorabella ne sont pas plus à leur avantage. Racisme et domination. Le point de départ pouvait sembler novateur, et l'on s'attendait à une redécouverte des personnages, à une relecture de l'œuvre.

Questionner *Così* à travers le prisme de l'altérité, lecture politique et dénonciation du passé colonial de l'Europe, le prologue de l'opéra ouvre cette perspective. Mais bien vite la mise en scène semble s'arrêter à un concept, pla-

quée sur un opéra dont le livret et la musique résistent à l'intention du metteur en scène. La remarquable direction d'acteurs qui campe d'affreux personnages à la psychologie contrastée ne permet pas d'aller suffisamment loin dans la transposition. Tenir le propos d'une dénonciation du racisme sur la longueur n'est pas une mince affaire. Et c'est là que le projet de Christophe Honoré ne convainc pas. On reste sur sa faim.



Questionner autrement ce désir pour l'autre qui ne s'assume pas

Car *Così* reste un opera buffa, un jeu de désirs croisés, une exploration des sentiments amoureux. Aussi, si les décors, les lumières évoquent l'Afrique, la lenteur, la chaleur, les arias et ensemble expriment-ils deux tonalités : rire et amertume. À travers sa grille de lecture, on a le sentiment que Christophe Honoré donne à voir quelque chose d'artificiel. On finit par se dire que si le propos était politique, il eut fallu transposer la pièce aujourd'hui. Et questionner autrement ce désir pour l'autre qui ne s'assume pas. Au

final, c'est Mozart et sa musique qui résistent. Pour notre plus grand bonheur. La direction d'orfèvre de Louis Langrée donne à entendre une vraie dramaturgie musicale. Le chef accompagne avec finesse et subtilité un plateau idéal. Kate Lindsey campe une Dorabella sensuelle et sentimentale. Lenneke Ruiten, un peu timide au début du spectacle, laisse entendre toute sa virtuosité et richesse vocale. La Despina, comique de Sandrine Piau, reste brillante. Du côté des hommes, le niveau de jeu et vocal demeure brillant. À la tête de l'excellent Freiburger Barockorchester, Louis Langrée offre couleurs, nuances, phrasés et tempi d'une créativité riche. Le chef inventif souligne des lignes nouvelles, des nuances insoupçonnées. Ce soir, le théâtre était musical. Dans la fosse.

*Théâtre de l'Archevêché
8,11,13,15,17 & 19 juillet à 21h30*

LES RENCONTRES D'ARLES

CLAP YOUR HANDS

THOMAS SAUVIN

RENCONTRES D'ARLES / COSMOS ARLES BOOKS

LA PHOTOGRAPHIE QUE VOUS NE VERREZ JAMAIS

— par India Bouquerel —

Une femme, un sourire mécanique plaqué sur le visage, prend la pose dans un parc. Elle s'agrippe à un arbre, un peu gauche, comme pour se donner une contenance. Elle ne fixe pas l'objectif mais semble apercevoir quelque chose de curieux, juste au-dessus de la tête du photographe. Son regard est beau, un peu flou, énigmatique. Cette photographie, initialement exposée au sein du « Cosmos Arles Books », le satellite des Rencontres d'Arles, vous ne la verrez malheureusement jamais.

Elle faisait partie de « Clap your hands », l'installation vidéo interactive de Thomas Sauvin, un collectionneur qui a méthodiquement sauvé de la destruction près de 800 000 négatifs, en les rachetant à un recycleur, dans une décharge de Pékin. De cet incroyable sauvetage, Thomas Sauvin présente à Arles quelque 200 000 photographies d'amateurs, l'ensemble de sa récolte pour l'année 2011. Dans une petite salle plongée dans la pénombre, elles seront toutes projetées sur un écran, à la vitesse vertigineuse de huit photos par seconde. Épileptiques s'abstenir. Pour les autres, Thomas Sauvin vous invite à la découverte d'une face mé-

connue de la culture chinoise, la culture vernaculaire, qui se dévoile dans ces photos anonymes, intimes, aux poses souvent convenues, faussement décontractées, à l'humour potache. Autant d'images, terriblement universelles – les clichés intimistes que l'on retrouve invariablement dans les albums de famille et que ponctuent voyages de tourisme, mariages, naissances, enterrements – mais en même temps terriblement chinoises.



Shooté à l'image et à l'adrénaline

Car ces clichés ont ceci de fascinants qu'ils portent témoignage de la société des années 2000 qui les a vus naître, une société qui s'ouvre au capitalisme, à la culture mondialisée : c'est ce que suggèrent ces clichés émouvants où les dames posent à côté du frigo, installé dans le salon, décoré d'un napperon et ceux, nombreux, qui mettent en scène toute la famille au McDonald's, nouvellement implanté en Chine. Présentées de manière aléatoire, les photos défilent à toute vitesse. Le regard s'y accroche, s'y perd, ça donne le tournis.

Quelques instants au moins, on aimerait détourner les yeux du flux ininterrompu, mais ils sont encore et toujours attirés par l'écran. Instinctivement, le spectateur guette « la » photographie, le cliché inoubliable. Aspiré par le spectacle entêtant des images insaisissables, on en oublierait presque que l'installation est interactive : le spectateur peut à tout moment interrompre ce flux stroboscopique en tapant dans les mains. L'image se fige alors, un court instant, quatre très courtes secondes pour admirer un cliché qui disparaîtra ensuite à tout jamais de l'installation. C'est le deal.

On s'y met timidement, vaguement inquiet de ce pouvoir destructeur, mais on se retrouve vite – à la manière des enfants présents ce soir-là, qui en hurlaient de plaisir – à faire claquer ses paumes un peu plus souvent qu'on ne l'aurait imaginé. Autant pour admirer que pour détruire. Voir quelque chose d'inédit, un cliché sauvé de la destruction par la grâce d'un collectionneur génial, rendu au néant par son spectateur shooté à l'image et à l'adrénaline.

*Collège Mistral
du 4 au 9 juillet en continu pendant la journée*

THÉÂTRE EST PLUS HUMBLE [...] IL DOIT PLAIRE,

Pour que vivent les expériences authentiques...

Après avoir créé le projet artistique et dirigé pendant six éditions le Théâtre GiraSole, la cie Gilgamesh a été dépossédée de son projet et contrainte de partir.

Dans le même esprit et avec la même exigence artistique et professionnelle, notre équipe crée en deux temps un lieu permanent au cœur de la ville historique : le Théâtre Gilgamesh, dirigé par Fida Mohissen, artiste franco-syrien.



MÉDINA MERIKA

A. Sefsaf | Nomade in France | A. Sefsaf

TIRÉSIAS

Ph. Delaigue | La Fédération | Ph. Delaigue



YVONNE

D'après W. Gombrowicz | By Collectif | N. Dandine

LES FUREURS D'OSTROWSKY

Ostrowsky/Rabeux | En votre Cie | J.M. Rabeux



KING KONG THEORIE [DU 7 AU 24]

D'après V. Despentès | Sélection suisse | E. Charriot

LE CABARET STUPÉFIANT [DU 25 AU 30]

Le Zéphyr | V. Bellegarde



GISÈLE – LE COMBAT C'EST VIVRE

C. Derré | Collectif Or_Normes | C. Derré

PORTEUR D'EAU [SAUF JEUDI ET VENDREDI]

ÉLOGE DU MAUVAIS GESTE [JEUDIS ET VENDREDIS]

D. Laujol | La Charge du Rhinocéros | D. Laujol



LES 120 JOURNÉES DE SODOME

D'après SADE | Cie Terrain de Jeu | A. Bourgeois

HORS LES MURS

DÉRIVE - SOLO EN APPARTEMENT [DU 7 AU 24]

A. CÉSAR & GUESTS

LE VOYAGE IMMOBILE DE PÉNÉLOPE [DU 11 AU 16]

La main d'oeuvres | K. Antonakaki



www.theatregilgamesh.com

contact@theatregilgamesh.com



Théâtre Gilgamesh

11 bd Raspail 04 90 89 82 63 Avignon

LA QUESTION

QU'EST-CE QU'ON ATTEND ?

— par Jan Goossens —

« Ces danses offrent beauté, poésie et vision, oui. Mais elles communiquent, relient et transforment aussi, dans un monde où les mots manquent ou divisent de plus en plus. Elles nous donnent la chance de rencontrer des gens, des villes et des univers avec lesquels nous pensions absolument ne rien avoir en commun. Et c'est sans aucun doute là que réside la pertinence politique des arts de la scène : dans la création d'espaces nécessaires inattendus mais partagés. »
(Edito du festival de Marseille 2016)

« J'attends surtout qu'on arrête d'attendre. Les enjeux et responsabilités sont clairs : comment créer des espaces culturels partagés et communs à l'intérieur de nos villes fracturées ? Comment éviter que l'on avance vers des avenir dont de plus en plus de nos jeunes concitoyens se sentent exclus ? Et quel rôle à jouer pour nos artistes, nos programmeurs et nos institutions culturelles ? Il faut arrêter d'attendre parce qu'il n'y a plus de temps à perdre. Il ne s'agit pas simplement d'apporter notre culture et notre répertoire à ceux qui ne participent pas à l'offre culturelle officielle. Il faudra se poser la question de ce qui manque dans cette offre culturelle officielle. Il faudra se rendre compte que ceux qui ne participent pas n'ont pas forcément tort, et ne sont pas obligatoirement culturellement

inactifs. Il faudra explorer comment on peut ouvrir et diversifier l'offre culturelle officielle, comment on peut documenter et transformer et intégrer des contenus et formes qui se situent aujourd'hui "en dehors" de notre culture et de notre répertoire. Même si ceux-ci ont fortement besoin de se laisser nourrir par d'autres voix, d'autres sources, d'autres influences que ceux du discours et narratif officiel. Le monde est présent dans nos grandes villes, nos villes sont liées au monde. Ouvrons les portes, rencontrons ceux dont on pense ne rien avoir en commun. Le moment est maintenant. »

JAN GOOSSENS

1991 : dramaturge stagiaire au Théâtre Royal de la Monnaie (Bruxelles).

1994-97 : dramaturge de Wim Vandekeybus.

1997-99 : assistant à la mise en scène de Peter Sellars

1999 : intègre l'équipe du Théâtre Royal Flamand (KVS, Bruxelles).

2001 : nommé à la tête du KVS.

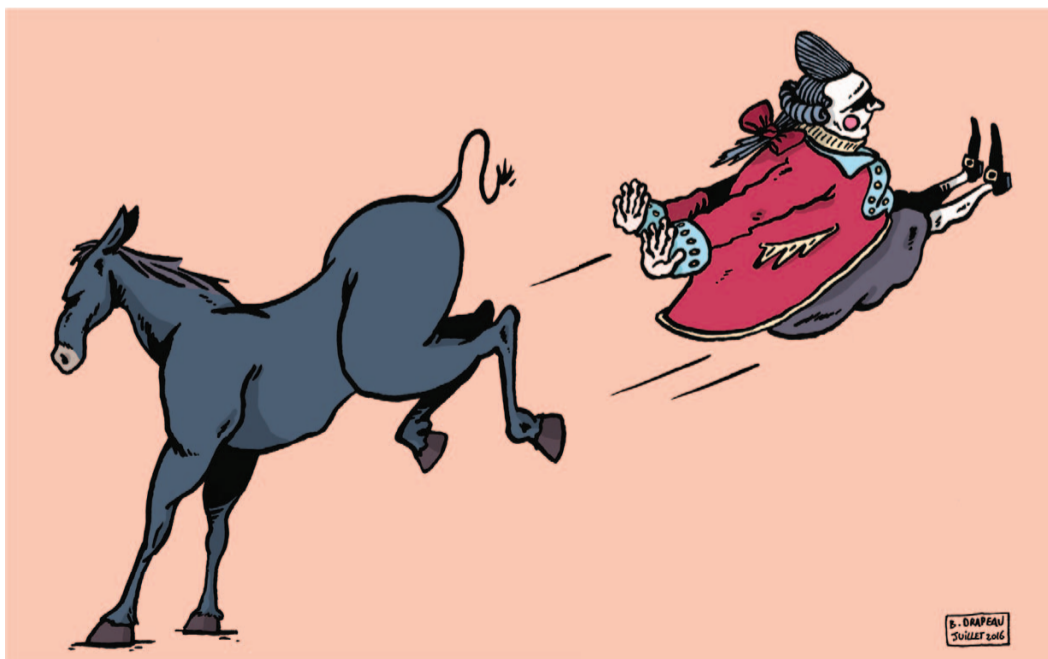
2013 : Prix de la Citoyenneté de la Fondation P&V récompensant des personnalités « engagées de manière exemplaire pour une société ouverte, démocratique et tolérante ».

2015 : nommé directeur du Festival de Marseille.

LE DESSIN

AVIGNON 2016, C'EST PARTI

— par Baptiste Drapeau —



LE FAUX CHIFFRE

98,7

c'est le pourcentage de lecteurs qui préféreront I/O à La Terrasse cette année.

L'HUMEUR

« George Sand, c'était la Madonna de son époque. »

— Caroline Loeb —

I/O MICRO

@JDOE —

Le plus compliqué n'est absolument pas de choisir ses spectacles mais plutôt de tous les caser dans un planning. #OFF16

@CHLOÉ DIDION

Mode Festival d'Avignon activé. #jourJ #FDA16

@FABIEN H

Hannigan chanteuse-comédienne fascinante, Degout troublant & touchant, distribution absolument parfaite ! @festival_dAix

@BAROQUE QUEEN

Incroyable «Il Trionfo» d'Haendel au @Festival_dAix ac Haim & Concert d'Astrée, mise en sc de W. (<3), et une distribution époustouflante !

@NICOLAS BIDEAU

Ouverture des #rencontresarles2016. Une semaine pour (re)penser la photographie. #nonanteneuf @Suisse

@LAURENT BURY

Pelléas éblouissant d'intelligence et de beauté @Festival_dAix, MERCI

—

Twitter : #iomicro — @iogazette

[...] ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

REPORTAGE

FESTIVAL DE MARSEILLE, LE NOUVEL AVIGNON ?

— par Marie Sorbier —

Voilà déjà vingt ans que Marseille vit au rythme de son festival chaque début d'été. Mais cette année marque le début d'une nouvelle ère, et il est désormais urgent de découvrir à nouveau ce festival multidisciplinaire où le travail des corps se taille la part du lion.

Urgent et nécessaire, car cette programmation que nous offre Jan Goossens, tout juste auréolé de ses quinze ans de direction du KVS de Bruxelles, est à la fois accessible et exigeante, urbi et orbi. Non, ce ne sont pas que des mots éculés et rabâchés en cœur par tous nos programmeurs de festival ; la preuve en actes. L'étonnant spectacle d'ouverture, première européenne du très magnétique Peter Sellars, donne précisément l'ampleur du projet. La Criée, théâtre national de Marseille, accueille quinze danseurs de flexing, venus de New York. Le flexing ? « Si tu viens de Brooklyn, tu fais du flexing. Le flexing, c'est un truc de Brooklyn comme le lite feet est un truc de Harlem, comme le popping et le b-boying sont des trucs du Bronx. » Dixit Android alias Martina Heimann. Bien, mais l'important ici n'est pas ce que c'est mais bien ce que ça provoque. L'énergie (tiens,

un autre mot éculé qui prend ici toute son épaisseur) se transmet sans filtre ni obstacle culturel et, au-delà des performances scéniques, c'est bien dans la salle que tout est transformé. Vivre, avec ce public jeune, métissé, à qui les portes des théâtres semblent toujours trop lourdes à pousser, l'expérience d'une communion qui crée le sentiment d'être chez soi dans l'institution publique, relève du coup de maître.



Cette programmation brille à la fois de pépites et de maîtres

Le piège de l'étendard « démocratisation culturelle » est proche, mais soyez soulagés, cette programmation brille à la fois de pépites et de maîtres. C'est ici que Taoufik Izeddidi présente pour la première fois en France son solo « En alerte » (voir nos articles du Kunstenfestivalde-sarts), ici encore que les retardataires pourront enfin découvrir la version trash-kitch-afropop du « Macbeth » de Brett Bailey, ici aussi que l'on peut retrouver avec envie et admiration le travail d'Ester Salamon, Lemi Ponifasio ou la version marseillaise de « Gala » de Jérôme Bel.

Non, ce n'est pas trop tard ni trop loin pour vous, festivaliers d'Avignon ! Plus de places à la billetterie du IN ? Lisbeth Gruwez est aussi à la Minoterie, nouveau QG du festival. Besoin d'air marin ? Profitez-en pour assister à l'inclassable « Coup fatal » d'Alain Platel et à « Gardens Speak », installation performative intime et puissante de Tania El Houry.

Marseille est si proche et réserve de belles surprises aux amateurs en manque de propositions nouvelles, risquées et sincères ; dès la prochaine édition, des projets ambitieux se mettent en place dont une création déambulatoire de Brett Bailey et une version 100 % Marseille de Rimini Protokoll. Et puisque Jan Goossens a choisi de publier un essai d'Adam Krauss, « L'Art comme politique », en guise de cadeau d'adieu à ses années bruxelloises, laissons-leur le dernier mot :

« Lorsque l'art est un article de commerce qui doit bien se vendre pour avoir de la valeur, il devient une simple marchandise et n'est pas une source de valeur ou de signification. La production artistique centrée sur un show-business lucratif réduit l'art à une marchandise jetable dont la fonction est de remplir les poches de l'industrie culturelle. » Voilà qui est dit.

LETTRE À UN LIEU

LA BOÎTE GAY D'ORLANDO

— par Pierre Notte —

L e Bataclan, la boîte gay d'Orlando, la terrasse de Tel-Aviv, et tous les théâtres du monde où, dorénavant, la démarche du spectateur sera entachée de menace. Là, et dans tout lieu de culture, de rassemblement, où surgit la potentialité de l'attentat. Vigipirate, les fouilles, sacs et manteaux ouverts, sas de sécurité. Appareils à détecter le métal, affichettes préparatoires en cas d'attaque. La menace est là, tout le temps. L'espace culturel, nouveauté de ce siècle plein de nouveautés, se trouve transformé en cible potentielle de l'assassin suicidaire. Que l'on danse, chante, dessine, boive, il tire dans le tas et saute avec. C'est devenu possible, sans être probable ni prévisible. Les signes que la menace pèse se multiplient, lieu alternatif ou théâtre national. Et le spectateur qui se rend au théâtre dans une démarche qui n'appartient qu'à lui, pour un voyage qu'il fera seul avec les autres,

s'inscrit déjà dans un effort contraire aux desseins de la barbarie. Il va contre, c'est un effort nouveau. Il s'oppose à la terreur imposée, avec plus ou moins de volonté, de lucidité. Mais personne ne fait abstraction du contexte qui fait du rendez-vous artistique une mise en danger. C'est un nouvel élan qui influence nécessairement sur le geste même des créateurs et des programmeurs. Déjà, c'est en cours, c'est tout un monde qui va jaillir de cette nouvelle façon de poser un pied devant l'autre pour se tenir debout et avancer. Un nouveau genre, une autre nécessité vitale de se retrouver là, ensemble, spectateurs et artistes, opposés aux injonctions mortelles énoncées par quelques connards à qui une sortie scolaire en milieu culturel n'aurait pas fait de mal. Pas question de parler d'un quelconque acte militant, engagé : aucune audace à braver le portique de sécurité. Mais il y a ce changement de musique dans

les pas qui franchissent le seuil. La réunion humaine et citoyenne tourne son autre tournure, plus nécessaire, plus essentielle. On l'avait peut-être oublié, on ne le peut plus. Contre l'ignorance, la peur et la haine, on avance, plus déterminé que jamais, on y va, on veut pouvoir dire qu'ils ont bien raté leur coup. »

Pierre Notte est auteur, compositeur, metteur en scène et comédien. Il est depuis 2009 artiste associé et rédacteur en chef au Théâtre du Rond Point, à Paris. Il met actuellement en scène sa pièce "Ma folle otarie" au Théâtre des Halles d'Avignon, tous les jours à 14h.

I/O Gazette n°31 — 07.07.2016
La gazette des festivals — www.iogazette.fr
Gratuit, ne peut être vendu.

Éditeur : I/O — Mairie du 3e, 2 rue Eugène Spuller, 75003 Paris
— contact@iogazette.fr
Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chas-sieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — +33 6 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — +33 6 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint
Jean-Christophe Brianchon jc.brianchon@iogazette.fr

Conception graphique **Gala Collette**

Maquettage **Auriana Beltrand**

Responsable Partenariats / Publicité
India Bouquerel india.bouquerel@iogazette.fr

Retrouvez-nous sur **Twitter** et **Facebook**.

Ont contribué à ce numéro

Baptiste Drapeau (illus.), Rick Panegy, Lola Salem, Augustin Guillot, Maya Crale, Guislaine Foiret, Ariane Singer, Pénélope Patrix, Audrey Santacrose, India Bouquerel, Marie Chiaramonti, Timothée Gaydon, Mescaline, Sébastien Descours, Caroline Bindel.

Photo de couverture

Patrick Tosani, Regard IX, 2001. FNAC 04-677. Avec l'aimable autorisation de l'artiste et du CNAP © Adagp

PEINES INTIMES ET DE NOS MISÈRES. — JEAN VILAR



LA GAZETTE DES FESTIVALS

WWW.IOGAZETTE.FR